

**Ennio Floris**

## ***La création de l'homme (Genèse 1:26-28)***

### **Reconstitution du mythe originel**



La critique nous a permis de restituer le sens authentique du récit. Cependant, même dans son état originel, il présente des indices d'une autre censure, subie en cours de rédaction. En effet, je l'ai déjà mentionné, ce texte n'est pas une

création littéraire mais le remaniement d'un récit mythique plus ancien, d'origine babylonienne. En s'appropriant le récit, les prêtres du courant élohiste ont procédé à des retouches pour pouvoir l'inclure dans la parole de leur foi.

### **Indices d'une censure**



Au terme de la création du monde, Dieu est rentré en lui-même pour décider de faire l'homme à son image et à sa ressemblance. Le texte distingue donc le « dire » et le « faire », mais aussi la production des choses et celle de l'homme.

On devrait donc s'attendre dans le texte à la description du mode spécial de création propre à l'homme. Ce « faire » diffère de celui de la production du monde, car l'œuvre nouvelle, l'homme, doit être à son image et à sa ressemblance.

Or, dans les trois propositions déjà explicitées précédemment, l'acte du « faire » de Dieu est exprimé à l'aide du verbe « *bara* », le même que celui de la création du monde.

Sans doute l'homme a-t-il aussi été créé, comme les œuvres du monde. Mais cette créature unique exigeait un mode unique de création. L'homme ne pouvait pas être à l'image de son créateur, sans que celui-ci ne se posât lui-même comme modèle.

Le texte en souligne bien la différence, car Dieu a fait l'homme au terme de la création du monde, et il y a réfléchi auparavant. Tandis que dans la création du monde « *Dieu dit, et les choses sont faites* » sans que son être y participe, dans la création de l'homme Dieu a dû mettre de sa personne pour que l'homme devienne à son image et à sa ressemblance. Mais le texte omet l'emploi d'un verbe approprié à ce mode de création. La langue hébraïque serait-elle pauvre à ce point ? Ou bien la différence reposait-elle non dans un acte extérieur mais dans l'intention créatrice de Dieu ? Cependant, dans la narration yahviste, Dieu ne crée pas seulement par son dire, puisqu'il « fait » l'homme de la poussière de la terre et lui inspire sa propre haleine. Aussi ne demeure-t-il pas à l'extérieur de son œuvre, mais il la pénètre et la détermine par son esprit.

Dans le texte élohiste, Dieu « dit » (*amar*) mais son « faire » (*asar-Bara*) est créateur et non son dire, qui s'énonce dans l'intimité de sa pensée. Toutefois, son « faire » n'est pas décrit, omission qui laisse soupçonner que le texte, remaniement d'un autre récit, a été censuré au moment de sa formation.

Un autre indice de censure apparaît dans le fait que, après l'énoncé du propos de Dieu de faire l'homme à son image et à sa ressemblance, le texte omet cette dernière expression dans les trois propositions qui en énoncent l'accomplissement. En réalité, Dieu fait l'homme à son image et non à sa ressemblance. Précédemment j'avais fait allusion à cette omission. Rappelons-nous que les mots « image » et « ressemblance » n'expriment pas la même chose, et les rédacteurs du texte élohiste ne pouvaient pas l'ignorer.

Il est vrai qu'ils affirment dans la première proposition que Dieu se propose de faire l'homme « *à son image* » et « *à sa ressemblance* », mais ils en donnent l'intention, ajoutant que l'homme doit « *dominer sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail de toute la terre et sur les reptiles qui rampent sur la terre* ». Bref, l'homme est à l'image de son créateur et à sa ressemblance ; il possède la maîtrise de ce monde, créé par Dieu. Mais dans la seconde partie du récit, le

mot « ressemblance » prenait un sens qui compromettait leur foi en un Dieu unique et transcendant.

Car on aurait pu comprendre que Dieu avait fait l'homme mâle et femelle pour qu'il soit à son image et ressemblance. Dès lors, on aurait été

amené à croire que Dieu, lui aussi, était mâle et femelle et qu'il avait fait l'homme à sa ressemblance parce qu'il l'avait engendré. L'homme aurait été ainsi à l'image et à la ressemblance de Dieu, parce qu'il était son fils.

## Le texte mythique



es remarques critiques confirment que le récit élohiste est un remaniement d'un mythe sur l'origine du monde et de l'homme, mythe que les Juifs avaient hérité des Babyloniens. Les rédacteurs ont conservé le déroulement du récit mythique, mais ils l'ont soumis à une censure, destinée à remplacer la « génération » par la « création ». Mais ce remaniement ne pouvait pas ne pas susciter une tension en opposant « génération » et « création ».

Précédemment, j'avais mis en évidence dans le récit que Dieu n'a pas créé le monde à proprement parler, puisque ce ne fut pas du rien mais du « chaos » qui, même vide et informe, est autre que le rien. De même, on ne peut pas affirmer que Dieu a créé par sa parole, puisque celle-ci n'est efficace que par un « faire », qui l'a

conduit de l'intention à l'exécution.

Il convient d'affirmer également que, dans ce récit de l'origine du monde, le Dieu créateur par la parole apparaît comme une figure littéraire par rapport à l'existence du même Dieu présenté au début du texte. Rappelons-nous : « *et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux* » (Gn 1:2). Le texte utilise le verbe « *rahaf* », au double sens de « trembler » (Jr 23:9) et « voltiger » ou « planer » : « *Pareil à l'aigle qui éveille sa couvée, voltige sur ses petits, déploie ses ailes, les prend, les porte sur ses plumes* » (Dt 32:11).

L'Éternel a « plané » sur son peuple dans le désert, comme l'aigle sur ses petits dans leur nid. On trouve le même verbe : voltiger, planer. Toutefois, dans le « nid » des eaux de

l'abîme il n'y a encore rien. Que Dieu fait-il ainsi ? On pourrait aussi plutôt imaginer que Dieu aurait pondu l'œuf du monde. Il faudrait alors traduire le verbe « *rahaf* » par « trembler », parce que Dieu aurait couvé l'œuf par sa chaleur fécondatrice. Son « dire » serait ainsi, au niveau de la parole, la désignation des choses par leurs noms, au fur et à mesure de leur sortie du nid des eaux.

Dans le texte mythique, l'homme vient donc au monde par un processus de genèse, qui est une véritable génération. Pour retrouver le sens du récit mythique, il faut donc remplacer le « *bara* » par « *ialad* », qui signifie à la fois « engendrer », le propre de l'homme, et « enfanter », le propre de la femme. « Élohim » étant un couple, ou un Dieu mâle et femelle, l'homme est aussi engendré et enfanté par une génération divine ; il est le fils de Dieu.

Résumons. Le texte élohiste a connu deux remaniements, l'un pratiqué par les compilateurs de la *Bible*, l'autre par les rédacteurs du texte. Il s'agit donc d'un texte issu du remaniement d'un récit mythique représentant la constitution du monde par genèse divine.

S'agissant d'un récit inséré dans la *Bible*, il a dû subir une censure pour se conformer au message du livre. Le texte yahviste exprime le passage du texte de l'origine du monde par

« génération » à celui de l'origine par « création ».

Toutefois, la notion de la génération a résisté au refoulement, ouvrant des brèches dans la nouvelle articulation du récit destinée à le conformer à son sens. Il est évident que cette revendication du mythe apparaît dans la *Bible* sous des détournements de sens, créateurs de nouvelles idéologies culturelles et religieuses. Je me limiterai aux idéologies suivantes :

1) Le message de la *Bible*, de la *Torah* aux prophètes, présuppose le transfert de la filiation divine de l'homme au peuple juif. Déjà, au livre de l'*Exode*, il est dit que Dieu a envoyé Moïse à Pharaon pour lui dire : « *Israël est mon fils, mon premier-né. Laisse aller mon fils* » (Ex 4:22). Aussi cet appel hors d'Égypte de son fils par Dieu est devenu chez Osée l'événement fondateur du salut (Os 11:1). Dans le *Deutéronome*, Dieu est décrit comme une mère qui entoure, prend soin de, garde son peuple comme la prunelle de ses yeux, « *pareille à l'aigle qui éveille sa couvée* » voltigeant sur son nid (Dt 32:10-11).

En un mot, Dieu est le père (Is 63:16), l'Époux d'Israël (Os 1:2) ; le peuple est le fils (Ex 4:22, Dt 14:1, Os 2:1).

2) Un autre texte (Gn 6:2-4) parle de

« fils de Dieu » comme d'êtres humains réels et historiques, mais distincts des hommes créés par Dieu. En effet, ces fils de Dieu avaient recherché et épousé les « filles des hommes », attirés par leur beauté, et de leur union naquirent les Géants, qu'on appela héros.

Mais ce texte ne dit pas si Dieu avait engendré ces fils avant ou après la création de l'homme. Ou les avait-il engendrés après s'être repenti d'avoir fait l'homme sur la terre (Gn 6:6) ? Il reste que le mythe, émergeant de l'inconscient collectif et du non-dit de la *Bible*, revendique

son droit au sens de ce qu'il explicite.

3) Cette émergence apparaît plus importante encore dans le christianisme, dont le dogme fondamental repose sur la filiation divine de Jésus-Christ. Luc fonde cette filiation par une généalogie, qui fait remonter la naissance de Jésus à Adam, « fils de Dieu » (Lc 3:38). Adam a-t-il été déchu de sa dignité de fils de Dieu par le péché, et Jésus l'a-t-il rétabli dans cette dignité parce qu'il était, de ses enfants, le seul né sans péché ?